

# Ascèse, révolte et émancipation : un regard sur l'éthique du dandysme

Jean-Christophe Nadeau\*

## Résumé

*Le dandysme est une ascèse pseudo-stoïcienne qui affirme la suprématie de l'Art et tente de remettre la Nature à sa place. Pour ses adeptes, c'est l'individu – et non le Dieu – qui est à même de déterminer sa propre nature. Révolte artistique contre la Création elle-même ; l'ascèse du dandy cherche l'émancipation du joug du Créateur, dans une agonie qui se soldera par une inévitable aporie. L'ironie aux lèvres, ils accompagnent le déclin social, comme les héros/hérauts des décadences. Cette posture de l'impasse montre que l'homme peut trouver la force de s'élever, même dans l'échec de l'émancipation.*

## Introduction

On a pour habitude de regarder d'un œil assez favorable la notion d'émancipation. Depuis le XVIII<sup>e</sup> et encore plus au XIX<sup>e</sup> siècle on assiste à un élan global de libération face à l'asservissement intellectuel, social et politique, voire même artistique. Que ce soit dans la lancée de libération de l'autorité prônée par les Lumières et la Révolution française, par la naissance des grands projets sociaux ou encore par l'instauration de la démocratie, tous semblent chercher à se libérer d'un certain joug.

Cependant, j'aimerais prendre un moment pour porter notre attention sur un mouvement *philosophique* qui se fait un devoir de *refuser* et de *résister* à ce qui semble pour nous, contemporains, une évidence.

---

\* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université Laval).

Avant de me lancer dans cette entreprise, je voudrais spécifier qu'il ne s'agit pas ici de faire l'éloge ou de recommander l'adoption de ce genre d'attitude, mais bien d'étudier ce que *le contraire de l'émancipation* nous révèle sur l'expérience humaine. L'objet de cette contribution sera de présenter le dandysme en ces termes.

Rejet de l'avancée sociale, écœurement de la démocratie, démission de la politique, tentative sans portée réformatrice, exaltation de la vie élégante et trouble narcissique : ce sont toutes des caractéristiques qui viennent froisser la sensibilité de notre conscience de philosophes. Cependant, si l'on peut étudier philosophiquement des postures comme le romantisme, jusque dans sa forme du poète maudit, rien ne devrait nous retenir de chercher à tirer un certain enseignement d'individus comme les dandys.

Il y a, au XIX<sup>e</sup> siècle, des âmes chez qui s'enclenche un combat interne et fatal au sein même de leur individualité avec le nihilisme montant. Perte de repères, réformes sociales, fluidités des classes ; à quoi peut bien s'accrocher celui qui constate l'inévitable décadence ? Le dandy, pour sa part, cherchera à se donner une unité dans tout ce chaos. Sa tentative s'avèrera, nous le verrons, un échec sur toute la ligne ; malgré ses efforts surhumains, il échoue à devenir par lui-même la source de sa propre unité. Il combattra à force d'artifices, ce monde qui le condamne au néant et, malgré ses défaites répétées, continue tout de même à aller de l'avant. Malade, ruiné, déshonoré, poussé à bout, *mais pourtant lucide*, le dandy accompagne le déclin social avec une pointe d'ironie, comme un lot de fusées de détresse jetant les derniers éclats d'une lumière glauque sur le naufrage d'un navire. Je crois que nous pouvons tirer un enseignement de cette défaite totale et assumée. Je propose d'examiner le type de rapport au monde que met en place une philosophie du dandysme en tant qu'elle est, comme le dira Camus, une « forme dégradée de l'ascèse<sup>1</sup> ».

## Ascèse et posture

### *Un stoïcisme de boudoir*

Le poing, disait Zénon de Kition, est la main, disposée d'une certaine manière. Cet exemple, qui peut paraître bénin, est pourtant

---

<sup>1</sup> Camus, A. (1951), *L'Homme révolté*, p. 75.

l'un des fondements de l'ontologie stoïcienne les plus cruciaux. Selon cette idée, la disposition est un facteur de différenciation qui peut aller jusqu'à altérer la nature de l'objet initial. Pour les stoïciens, qui définissaient l'âme comme un corps, le Sage est en quelque sorte celui qui saura modeler son souffle intérieur de façon à ce qu'il corresponde à la vertu. Sénèque, dans cet esprit, affirmera d'ailleurs que « la vertu n'est rien d'autre que l'esprit disposé d'une certaine manière<sup>2</sup> ». Ce même Sage, comprenant que les objets du monde ne sont que *des indifférents*<sup>3</sup>, adoptera une attitude de hauteur face aux choses qui ne dépendent pas de lui.

Si je fais mention de la *Stoa* en guise d'entrée en matière, c'est que le dandysme a, de toute évidence, une affinité avec la philosophie du Portique. Qualifiés de « stoïciens de boudoir » par Barbey d'Aurevilly, les dandys « boivent dans leur masque leur sang qui coule et restent masqués<sup>4</sup> ». Cette image du masque et de l'impassibilité face à l'affect sera mon point de départ pour réfléchir à l'ascèse du dandy. Cette perversion de la hauteur stoïque était déjà repérée par Baudelaire lorsqu'il écrivait que le dandysme :

[...] est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple ; qui peut survivre même à tout ce que l'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant ; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le lacedémonien sous la morsure du renard. On voit que, par certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire<sup>5</sup>.

On se souviendra de la légende<sup>6</sup> transmise par Plutarque qui raconte comment un jeune spartiate, à l'aube du dernier jour de sa jeunesse,

---

<sup>2</sup> Sénèque, LS 29 B.

<sup>3</sup> C'est-à-dire qu'ils sont objets qui n'ont rien à voir avec le bien (la vertu) et le mal (le vice).

<sup>4</sup> Barbey d'Aurevilly, J. (1997), *Du dandysme et de Georges Brummell*, p. 92.

<sup>5</sup> Baudelaire, C. (1980), « Le Dandy », p. 807.

<sup>6</sup> Plutarque, « Vie de Lycurgue », dans *Vies parallèles*, XVIII, 1.

dut, en guise de rite initiatique, voler un bien sans être pris. Gonflé d'orgueil, il osa porter son dévolu sur un renard : cachant son larcin sous sa tunique, il omit de considérer que la bête put s'en prendre à lui dans la manœuvre. Se souvenant alors que s'il était pris sur le fait il serait couvert de la honte la plus grande, il plaqua sur son visage le sourire de marbre qui dissimula à tous sa douleur : ses chairs furent dévorées sous la morsure du goupil – il en mourut. On peut dès lors entrevoir toute l'ampleur du drame humain qui se joue derrière le « stoïcisme de boudoir » dont parlait Barbey d'Aureville : le dandy se fait un devoir de conserver le masque à *tout prix*. On reconnaît ici les premiers balbutiements de ce qui ornera plus tard les *Maximes à l'usage des jeunes gens* d'Oscar Wilde : « le premier devoir dans l'existence est d'être aussi artificiel que possible<sup>7</sup> ». Là se trouve le mot d'ordre de la philosophie du dandysme : injonction à rester de marbre, inébranlable comme la montagne, face à toutes les intempéries imaginables proposées par la nature. Insultes, douleurs, surprises, rien ne saurait créer ne serait-ce qu'une fissure dans ce masque<sup>8</sup>. On s'imagine bien vite toute la force d'esprit nécessaire pour appliquer avec rigueur une telle éthique de soi. Baudelaire, d'ailleurs, était très sensible à toute la difficulté de ce genre de posture ascétique :

En vérité, je n'avais pas tort de considérer le dandysme comme une sorte de religion. La règle monastique la plus rigoureuse, l'ordre irrésistible du *Vieux de la montagne*, qui commandait le suicide à ses disciples enivrés, n'étaient pas plus despotiques ni plus obéis que cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, qui impose, elle aussi, à ses ambitieux et humbles sectaires, hommes souvent pleins de fougue, de passion, de courage, d'énergie contenue, la terrible formule : *Perinde ac cadaver!* [à la manière d'un cadavre]<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Wilde, O. (2012), *Maximes et autres textes*, p. 19.

<sup>8</sup> On sent déjà la violence qui est faite à la théorie traditionnelle stoïcienne : alors que l'ascèse du Sage vise l'accord avec la nature en fonction de la vertu, celle du dandy vise l'exact opposé, c'est-à-dire de mettre en échec cette même nature en affirmant la suprématie de l'artifice.

<sup>9</sup> Baudelaire, C. (1980), « Le Dandy », p. 807.

Blancheur cadavérique, impassibilité d'une pierre, rigidité inhumaine : telles sont les impressions qui nous restent d'une rencontre avec un Beau Brummell ou un Oscar Wilde. Toutefois, pourquoi cette rigueur monastique ? J'en ai esquissé la réponse tout à l'heure : le dandy aspire, par le pouvoir de l'art, à fixer son être dans le chaos du monde. En disposant son esprit d'une certaine manière, il se crée une unité esthétique éphémère qui saura l'élever pour la durée de la tentative.

C'est cette aspiration à vouloir assumer soi-même la charge de l'unité de son être qui place le dandysme sous l'égide de la révolte. Lorsque Camus écrit son *Homme révolté* et qu'il consacre une section de son ouvrage à saisir le phénomène du dandysme, il constate que « la créature, jusque-là [la période romantique], recevait sa cohérence du créateur. À partir du moment où elle consacre sa rupture avec lui, la voilà livrée aux instants, aux jours qui passent, à la sensibilité désespérée. Il faut donc qu'elle se reprenne en main<sup>10</sup> ». Il faut également qu'elle cherche à s'unifier en vertu d'un principe qui lui offrirait une fixité, c'est-à-dire : se créer elle-même. Il semblerait que pour Camus – et je partage son intuition – « l'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est<sup>11</sup> ». Plongée dans le chaos du monde, la créature aiguisée à la sensibilité de son propre néant refuse sa condition et cherche à s'élever pour rivaliser d'égal à égal avec la divinité. Par l'affront, par orgueil, voire par la révolte, le disséminé que l'on nomme l'artiste s'institue comme remplaçant de cet être ultime qui a cessé d'unifier son être. Il adoptera une posture qui se traduira dans une attitude d'indifférence qu'il portera tel un masque ;

Attitude [qui] rassemble dans une unité esthétique l'homme livré au hasard et détruit par les violences divines. L'être qui doit mourir resplendit au moins avant de disparaître, et cette splendeur fait sa justification. Elle est un point fixe, le seul qu'on puisse opposer au visage désormais pétrifié du Dieu de haine. Le révolté immobile soutient sans faiblir le regard de Dieu<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> Camus, A. (1951), *L'Homme révolté*, p. 75.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 75.

Révolte par l'artificialité et splendeur de l'artiste devant le néant : voilà toute l'ambition de la tentative.

*Posture et maintien*

Les quelques éléments que j'ai mis en place jusqu'à maintenant serviront de base à la compréhension de cette « forme dégradée de l'ascèse » qu'on nomme le dandysme. Je suggère de rassembler le tout autour de l'idée de *posture*, qui est la plus prompte à éclairer cette étrange modalité du rapport au monde.

Dès lors que l'homme redresse son corps pour adopter un certain maintien, il contrevient, ou plutôt, fait violence à la courbure naturelle de son dos et de ses épaules. Par l'adoption d'une posture droite et élégante, le gentilhomme est à même d'altérer la manière dont les autres perçoivent son aspect : ils le tiendront, par exemple, en respect, ou verront en lui l'élégant aristocrate qui n'y était pas au préalable. Cependant – et c'est là le fond de l'affaire –, le corps redemande le confort du repos : tôt ou tard, le beau damerais devra relâcher la tension qui le faisait rester dans cette position artificielle. Sa disposition naturelle revient à la charge : alors qu'il tentait de la mettre en échec, son effort n'a été qu'un caillou dans la marre. Tout reprend la place qui lui était désignée par la nature.

Pour comprendre la portée de cette image, poussons cette idée un peu plus loin en considérant un point de vue, dirait-on, plus *phénoménologique*. Certes, le dandy produit un effet sur le monde qui l'entoure en adoptant sa *posture*, mais son regard par rapport au monde se voit altéré : les objets se manifestent maintenant d'une toute autre manière à son esprit. Depuis cette nouvelle perspective, le dandy cherche la trace de sa propre existence dans le regard de la foule. Les réactions ou les effets produits dans le monde seront dès lors le signe de sa puissance créatrice : il pourra alors se saisir comme un objet du monde, façonné par ses propres soins. Tel un personnage qui aurait franchi de son propre gré le quatrième mur du théâtre, le voilà qui déambule dans les rues, forçant les autres à le considérer comme le représentant d'une race disparue. Du haut de son trône d'esthète, il verra la foule comme un tas de marionnettes dont les yeux seront le seul intérêt. Manipuler et susciter le regard est désormais le seul moyen

par lequel il peut sentir son existence. Il a fait sien le proverbe selon lequel *les yeux sont le miroir de l'âme – la sienne*.

Dissipé en tant que personne privée de règle, il sera cohérent en tant que personnage. Mais un personnage suppose un public ; le dandy ne peut se poser qu'en s'opposant. Il ne peut s'assurer de son existence qu'en la retrouvant dans le visage des autres. Les autres sont le miroir. Miroir vite obscurci, il est vrai, car la capacité d'attention de l'homme est limitée. Elle doit être réveillée sans cesse, éperonnée par la provocation. Sa vocation est dans la singularité, son perfectionnement dans la surenchère. Toujours en rupture, en marge, il force les autres à le créer lui-même, en niant leur valeur. Il joue sa vie, faute de pouvoir la vivre. Il la joue jusqu'à la mort, sauf quand il est seul, sans miroir. Être seul pour le dandy revient à n'être rien<sup>13</sup>.

Remarquons cependant deux choses : le dandysme naît *dans* et se maintient *par* la confrontation avec ce monde face auquel il se révolte. Conséquence en est que la disparition de ce rapport au monde coïncide avec la disparition du dandy. Cette ascèse échoue à perdurer dans le temps. Au final, le dandy ne réussit pas réellement à demeurer une individualité absolue comme il prétend le faire, car, faute de temps et par limitation physique, il ne peut maintenir en permanence un public devant lui.

Le monde lui-même pourra parfois se charger de remettre le dandy à sa place : c'est le cas d'Oscar Wilde qui, jeté dans les cachots de Reading, sera contraint par la force des choses à se séparer de son miroir. Seul dans la fange, nul dandysme ne saurait émerger ; c'est pourquoi on pourrait dire que le dandysme est une attitude éphémère que l'on peut joindre à quasiment n'importe laquelle des manières d'être au monde que l'on pourrait rencontrer. Le soir, lorsque le dandy est seul, non seulement son miroir n'est plus à la portée de sa main, mais il se dévêt et abandonne sa posture. On pourrait multiplier les cas de figure, mais voici deux exemples de cette idée. Stendhal dira, dans son *Lord Byron en Italie* :

---

<sup>13</sup> Camus, A. (1951), *L'Homme révolté*, p. 75-76.

[...] En disséquant le caractère de lord Byron (c'était, je l'avoue, notre occupation quand il nous avait quittés ; j'admirais ces caractères italiens si fins : ils ne sont dupes d'aucune apparence), en examinant au microscope le caractère du grand poète qui était tombé comme une bombe au milieu de nous, les amis de M. de Brême décidèrent que, *pendant un tiers de la journée, lord Byron était dandy*<sup>14</sup>.

Même chose du côté du Vicomte de Brassard mis en scène par Barbey d'Aurevilly dans *Le Rideau cramoisi*, qui laisse tomber sa rigidité monastique le temps d'une narration : « il se tut encore, ce dandy qui m'avait raconté, sans le moindre dandysme, une histoire d'une si triste réalité<sup>15</sup> ».

Titulaire d'une posture intenable dans la durée, le dandy s'impose à lui-même l'incessante reprise du travail, sans cesse échoué, de la mise en scène mondaine de sa propre personne. C'est en cela qu'on pourrait entrevoir la possibilité d'une *éthique de soi* en matière de dandysme.

#### *Refus de l'émancipation et élévation*

Seul face au mouvement général d'émancipation, il est à la fois le plus misérable, le plus craint et le plus respecté des hommes. Lorsqu'un dandy entre dans une pièce, les cœurs des hommes cessent de battre. On entend le pas lent et assuré d'une posture impeccable, le tâtonnement régulier d'une canne onéreuse. Un mouvement sur notre droite et notre œil capte le Lion du regard : le voilà. L'aristocratie est pourtant morte, mais il y a là un Grand, vêtu de la pourpre des rois. Un courageux s'avance malgré tout, craintif. Assurance, témérité ou insouciance ? Rien n'empêche qu'il salue d'une révérence le nouveau venu. Le dandy ouvre la bouche, des paroles divines et séduisantes émanent de son sourire d'ange : serait-ce le diable qui, sous des atours célestes, se tapi dans la lumière ? Il parle beaucoup, reste peu au sein de

---

<sup>14</sup> Stendhal. (1830), « Lord Byron en Italie », *Encyclopédie de l'Agora*, [http://agora.qc.ca/documents/gordon\\_lord\\_byron--lord\\_byron\\_en\\_italie\\_par\\_stendhal/](http://agora.qc.ca/documents/gordon_lord_byron--lord_byron_en_italie_par_stendhal/) consulté le 30/05/2017, nous soulignons.

<sup>15</sup> Barbey d'Aurevilly, J. (2004), « Le Rideau cramoisi », p. 92.



la même conversation ; il terrifie et fascine. Encore quelques instants et le voilà reparti d'où il est venu. Son devoir est accompli, l'effet est palpable : les invités ont encore la gorge nouée sous les insultes et les tours d'esprits. Pourtant, celui qui jetterait un regard dans sa chambre le trouverais, à la nuit tombée, agonisant et épuisé, le fard lui coulant sur les joues : il n'est désormais plus qu'un médiocre parmi tant d'autres.

On a beau admirer la splendeur du dandy, tous savent pourtant qu'un drame le guette. Une odeur de mort accompagne le dandy sur sa route et ses effluves parfumées, quoique sentant la rose, empestent la marque de la faucheuse : la sentence est prononcée ; il est condamné. Pourtant, quelle est son erreur ? Est-ce d'avoir osé ? Le dandy est-il vulgairement un pécheur orgueilleux ? Son désir déraisonnable de grandeur a-t-il causé sa perte ?

On a l'habitude de disqualifier le dandysme en argumentant que ses représentants érigent leur attitude sur une erreur philosophique fondatrice et qu'ils entretiennent ainsi un rapport illusoire à l'existence qui, derechef, refuse l'émancipation. Enfermés en eux-mêmes, ils sont des êtres inférieurs en vertu de leur refus d'ouverture sur l'autre. Ainsi, le dandysme serait une geôle dans laquelle on se jette soi-même ; et peut-être est-ce là la cause de ce présage de mort prochaine : dans toute prison – même celle dans laquelle on s'est cloîtré soi-même – plane la peine capitale. Wilde, l'ex-dandy, désormais seul avec lui-même, prononce les mots suivants : « les erreurs fatales de la vie ne sont pas dues au fait que l'homme est déraisonnable. Un moment déraisonnable peut être le plus beau des moments. Elles sont dues au fait que l'homme est logique<sup>16</sup> ». Tournant son regard vers son dandysme passé, l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* reconnaît qu'il a été perdu par la logique : c'est la raison elle-même qui fait retentir sa propre sentence de mort<sup>17</sup>. Wilde a entraperçu le naufrage social à venir dans la décadence.

---

<sup>16</sup> Wilde, O. (2000), *De profundis - La Ballade de la geôle de Reading - précédés de « L'Artiste en prison » d'Albert Camus*, p. 91.

<sup>17</sup> Ces considérations ouvrent d'autant plus la porte à un questionnement sur le côté autodestructeur de la raison. À cet effet, on rappellera notamment *le Démon de la perversité* de Poe, ainsi que le *Paradoxe absolu* de Climacus/Kierkegaard, qui, tous deux, montrent avec génie comment la raison peut elle-même s'enfermer dans des cercles vicieux et en quoi elle cherche à percuter le mur qui la brisera en mille morceaux.

Cherchant à tenir bon, il s'est enfermé, *par la raison*, dans sa *posture* artificielle. Ascèse rigide de la raison face aux passions et au monde humain, le dandysme refuse alors le monde, rejette l'émancipation, se crispe et fait face d'un seul tenant au néant.

Je suis cependant en partiel désaccord avec Camus sur un point. Dans *L'Artiste en prison*, il reproche à l'auteur de *Salomé* de n'avoir « jamais pensé jusque-là qu'il existât des prisons<sup>18</sup> ». Autrement dit, il lui reproche de n'avoir jamais envisagé être définitivement privé de sa condition d'existence : l'autre (le miroir). On ne peut, à mon avis, reprocher à Wilde ni aux autres dandys d'avoir vécu dans l'erreur ; au nom de quoi le ferait-on ? Au nom de la morale ? Or, les dandys n'ont que faire de la morale et de la vérité<sup>19</sup> ! Il n'y a qu'à penser à cette illustre parole de Baudelaire, que l'on ne peut contourner lorsqu'on réfléchit sur ces hallucinés des chimères :

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence / Pour réjouir  
un cœur qui fuit la vérité ? / Qu'importe ta bêtise ou ton  
indifférence ? / Masque ou décor, salut ! J'adore ta  
beauté<sup>20</sup>.

Toute la force de l'élévation du dandy est exaltée dans ces quatre vers tirés de *L'Amour du mensonge*. Que fait le dandy, sinon transformer intégralement sa vie, c'est-à-dire son échec, en une œuvre d'art qui resplendit de beauté ? En réitérant l'impossible épreuve d'échapper à la nature, ce héraut de la décadence sent venir à lui le mur contre lequel il est inévitablement condamné à se fracasser. Il doit tenir le coup face à l'irréductibilité de l'existence à l'artifice. Ducrey, dont la contribution au *Dictionnaire du dandysme* fut de réfléchir au thème de la décadence, essaie de rendre le dandysme intelligible en ces termes :

S'il est vrai que l'on soit le dernier héros d'une lignée ; s'il  
est vrai que l'on ait hérité d'un passé incomparable ; s'il est  
vrai enfin qu'après soi-même ne s'ouvre que le gouffre du  
néant – alors tout est permis. Vêtements, gestes, attitudes,  
goûts et dégoûts, amours, haines auront à charge de figurer

---

<sup>18</sup> Camus, A. (2000), « L'Artiste en prison », p. 43.

<sup>19</sup> Au sens épistémique du terme.

<sup>20</sup> Baudelaire, C. (1980), « L'Amour du mensonge », p. 73.

au monde cette singularité ultime et de la commémorer. Il faudra briller une dernière fois des derniers feux du soleil couchant. Et, comme le coléoptère d'un seul jour, célébrer de mille couleurs pour tous les yeux avertis, cet unique moment d'agonie<sup>21</sup>.

S'il est bien une chose en vertu de laquelle on puisse louer l'effort du dandysme, c'est bien cette ambition à se crispier, à rester à tout prix d'un seul tenant contre le néant. Si l'on considère, comme les dandys, que le navire social est condamné à couler, à quoi bon se laisser disperser par les intempéries ? À quoi bon s'émanciper si cela revient à disparaître ? Que gagnerait-on à se laisser aller à l'angoisse ou au désespoir complet ? Le dandy jouera sa vie jusqu'à la mort, car après tout, la beauté sauve le monde – le sien.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe / Ô Beauté !  
monstre énorme, effrayant, ingénu ! / Si ton œil, ton souris,  
ton pied, m'ouvrent la porte / D'un Infini que j'aime et n'ai  
jamais connu ? / De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou  
Sirène, / Qu'importe, si tu rends, – fée aux yeux de  
velours, / Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! –  
/ L'univers moins hideux et les instants moins lourds<sup>22</sup> ?

---

<sup>21</sup> Guy Ducrey, « Décadence » dans (2016), *Dictionnaire du dandysme*, p. 108.

<sup>22</sup> Baudelaire, « Hymne à la beauté », *op.cit.*, p. 18.

## Bibliographie

- Barbey d'Aurevilly, J. (1997), *Du dandysme et de Georges Brummell*, Paris, Payot et Rivages, (Petite Bibliothèque), 152 p.
- Barbey d'Aurevilly, J. (2004), *Les Diaboliques*, Paris, Flammarion (Étonnants classiques), 170 p.
- Baudelaire, C. (1980), *Oeuvres Complètes*, Paris, Robert Laffont, (Bouquins), 1001 p.
- Camus, A. (2000), « L'Artiste en prison », dans *De profundis – La Ballade de la geôle de Reading - précédés de « L'Artiste en prison » d'Albert Camus*, Paris, (Classiques de poche), p. 41-48.
- Camus, A. (1951), *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, (Folio/Essais), 384 p.
- Montandon, A. (dir.) (2016), *Dictionnaire du dandysme*, Paris, Honoré Champion, 723 p.
- Stendhal ([s. d.]), « Lord Byron en Italie », *Encyclopédie de L'Agora*, <[http://agora.qc.ca/documents/gordon\\_lord\\_byron--lord\\_byron\\_en\\_italie\\_par\\_stendhal](http://agora.qc.ca/documents/gordon_lord_byron--lord_byron_en_italie_par_stendhal)>, consulté le 26/08/16.
- Wilde, O. (2012), *Maximes et autres textes*, Paris, Gallimard, (Folio), 115 p.
- Wilde, O. (2000), *De profundis. La ballade de la geôle de Reading*, précédés de « L'Artiste en prison » d'Albert Camus, Paris, Classiques de poche, 281 p.